

RÉGINALD KANN *pl*

---

JOURNAL  
D'UN  
CORRESPONDANT DE GUERRE  
EN  
EXTRÊME-ORIENT

JAPON — MANDCHOURIE — CORÉE



PARIS  
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS  
3, RUE AUBER, 3 .



# **Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient Japon — Mandchourie — Corée**

**Réginald Kann**



**Calmann-Lévy, Paris, 1905**

**Exporté de Wikisource le 11/04/2017**

## PREMIÈRE PARTIE

SÉJOUR À TOKIO

## DEUXIÈME PARTIE

LA CROISIÈRE DU « MANCHOU-MAROU »

## TROISIÈME PARTIE

À TRAVERS LE LIAOTOUNG

## QUATRIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE LIAOYANG

CONCLUSION

APPENDICES

Répartition et emplacement des troupes japonaises.  
Chant de guerre par le général Foukouchima.

# PREMIÈRE PARTIE

## SÉJOUR À TOKIO

Kobé, 15 mars.

De grand matin, l'*Armand-Béhic*, paquebot des Messageries Maritimes, jette l'ancre en rade de Kobé. Aussitôt, les garçons du bord parcourent la batterie de l'avant à l'arrière pour appeler les passagers sur le pont ; de petits hommes, disparaissant sous d'immenses capotes qui ne laissent voir qu'une paire de lunettes, nous y attendent. Ce sont les médecins japonais chargés de la visite sanitaire. Ils passent devant nous en trotinant et esquissent, sans regarder personne, une grimace souriante, puis se retirent au fumoir pour signer les pièces qui accordent la libre pratique. Je me retourne vers la terre japonaise que j'aperçois pour la première fois après trente-cinq jours de voyage.

Partis de Marseille à la veille de la guerre, nous avons successivement appris aux escales les premiers événements : la surprise du 8 février, le combat naval sous Port-Arthur, la destruction du *Varyag* et du *Koréetz* à Tchémoulpo, le débarquement d'une armée japonaise en Corée. Ces nouvelles ont entretenu et même développé, malgré la démoralisante longueur de la traversée, la curiosité un peu anxieuse qui nous

animait au départ. Elles ont mêlé aux visions tirées l'idée plus précise d'une contrée se rapprochant des nôtres et d'un peuple organisé et armé comme nous.

Le premier aspect de ce pays tant désiré me produit un profond désappointement. Entre la mer noirâtre et le ciel gris, au pied d'une ligne de collines dont la cime se confond avec les nuages rapides, s'étend le port de Kobé ; il apparaît, vu du bord, comme une succession interminable de petites maisons sans couleur aux toits de tuiles grises, toutes de même construction et de dimensions identiques ; quelques grands hangars interrompent çà et là ce fouillis uniforme. Je ne me souviens pas d'avoir vu ailleurs un spectacle aussi monotone, sauf peut-être en passant dans le train de Douvres au-dessus des cités ouvrières de Clapham et de Brixton, à l'entrée de Londres.

Le sifflet de la chaloupe à vapeur nous convie au débarquement ; dix minutes plus tard, elle accoste au quai de la concession étrangère. La topographie de la ville est beaucoup moins compliquée que ne le fait prévoir son apparition lointaine. Une grande artère traverse d'abord Kobé, la cité commerçante, puis Hiogo, le faubourg industriel. Chaque maison est une boutique ; derrière la table qui sert de devanture et les sépare du public, les marchands se tiennent accroupis à côté d'un petit brasero d'étain, seul système de chauffage employé dans ces structures de bois et de papier. Partout on est accueilli par le même sourire, imprimé sur les traits du visage par une habitude éternelle, et qui paraît faire partie du costume comme le kimono ou les chaussettes fourchues.

Peu d'animation dans cette rue de la Paix japonaise :

quelques Européens passent au trot de leur pousse-pousse (on dit ici *kourouma*), de rares Japonais marchent sur les cotés de la voie en rasant les maisons. Leurs vêtements semblent presque un uniforme, tant ils diffèrent peu d'un individu à l'autre ; ils sont gris ou noirs pour les bourgeois, bleu foncé pour les ouvriers et les coolies, kimono long chez les premiers, veste et pantalon chez les autres. Les femmes de toute condition portent également le kimono à petites raies gris foncé et noir. Aucune couleur vive ou claire ne vient jeter une note plus gaie dans cette similitude presque funèbre sous le ciel terne, entre les maisons grises. Seuls, quelques enfants, bariolés comme les oiseaux des tropiques, se tiennent à côté de leurs parents sur le seuil des échoppes, immobiles et graves, et ressemblant plutôt à des poupées à vendre qu'à des êtres vivants. À l'entrée de Hiogo, le spectacle change ; c'est l'heure de la sortie des ateliers, une longue théorie d'hommes sombres se presse dans la rue. Ils marchent silencieux, la tête baissée. On n'entend ni les rires ni les discussions d'ouvriers européens ; aucun autre son que le bruit sourd et rythmé des *guétas*, — les sandales de bois japonaises, — retentissant sur le pavé.

La pluie m'oblige à écourter ma promenade et à gagner un abri. Je vais attendre le départ de la chaloupe dans la salle de lecture de l'Oriental Hotel. Vainement je cherche quelques nouvelles de la guerre en parcourant les journaux, lorsque soudain un mouvement se produit dans la salle. Tout le monde se précipite aux fenêtres sous lesquelles passe en courant un coolie armé d'un trousseau de sonnettes ; il distribue à tous les passants qu'il rencontre une dépêche que le *Kobé Herald* vient

de recevoir et s'est hâté d'imprimer sur de petits carrés de papier que les Japonais appellent *gogai*. Le portier apparaît bientôt dans la salle et donne aux assistants les feuilles encore humides.

La population anglo-saxonne de l'hôtel, réunie là pour le thé, pousse trois hurras qui font trembler les vitres : Port-Arthur est pris. La nouvelle est stupéfiante, car aucune armée japonaise n'a pu encore débarquer dans la péninsule de Liaotoung. Je ramasse le supplément pour lire le texte de la dépêche. Ce n'est pas un télégramme officiel. On annonce simplement de Tchéfou qu'un navire affrété par un journal de Londres s'est approché à quelques milles de la ville. N'ayant vu aucun mouvement en dehors du port, il en conclut que les Russes ont abandonné la place. Cette information ridicule a néanmoins trouvé créance auprès du public trop bien disposé qui m'entoure. Sa joie est si amusante que je me laisse persuader à rester jusqu'au soir pour assister à la procession triomphale que la population va organiser après le coucher du soleil.

Au dehors, la rue s'est en effet transformée comme par magie. Le magicien n'est d'ailleurs autre que le chef de police. Il a donné l'ordre de pavoiser : les maisons se sont enluminées de drapeaux, et des banderoles aux couleurs nationales grimpent autour des poteaux télégraphiques qui bordent la chaussée. Tout cet appareil n'a pu réussir à muer en enthousiasme le calme des habitants. C'est avec une sérénité parfaite qu'ils contemplent peu après une centaine d'enfants et de voyous qui constituent le cortège officiel. En tête un orphéon strident écorche de pseudo-marches militaires ; le troupeau se presse derrière ; chacun porte une lanterne de



papier colorié et suit les musiciens en silence ; des pétards tirés par une arrière-garde de coolies remplacent les acclamations de ces manifestants muets. Quelques Anglais n'ont pourtant pas dédaigné de se mêler à la procession et rugissent des *banzaï* (vivat) inspirés plus encore par le whiskey que par leur sympathie pour les alliés du Royaume-Uni.

Ce spectacle lasse définitivement des splendeurs de Kobé, et c'est avec joie qu'on retrouve le salon familial du paquebot.

Baie de Tokio, 16 mars.

Avant l'aube, nous entrons dans la baie de Tokio par un temps clair et froid. La lumière se fait peu à peu ; le profil de la côte sort de m'ombre, se précise, et tout à coup, au-dessus de la ligne foncée des collines, séparé du monde inférieur par une ceinture de buée grise, se révèle le cône royal du Foudji<sup>[1]</sup>. Le disque rouge du soleil d'hiver monte à l'horizon ; ses pâles rayons atteignent la neige du sommet, et la montagne sacrée apparaît toute dorée comme sur les vieilles laques du Japon d'autrefois. On comprend alors que les Nippons l'aiment, leur Foudji, qui se dresse au centre de l'empire, tout près de la capitale qu'il garde comme une sentinelle vigilante et immuable.

Dans ce pays pénétré par les réformes étrangères qui n'ont rien respecté ni des mœurs, ni des traditions nationales, le flot de l'invasion s'arrête au pied du Foudji. Seul il reste inattaquable et inviolé, image à jamais vivante des siècles dupasse...

Un coup de sirène strident nous ramène à la réalité présente.

Notre paquebot appelle l'attention du stationnaire japonais qui doit l'accompagner au passage des mines sous-marines semées en travers de la baie au commencement de la guerre. L'entrée du chenal est barrée par cinq petits îlots artificiels construits après l'expédition du commodore Perry. On y a élevé des batteries rasantes absolument démodées et presque inutilisables aujourd'hui.

La défense efficace est assurée par les ouvrages construits à terre ; on ne parvient à les distinguer que difficilement grâce aux hauteurs plus élevées qui forment écran en arrière.

Notre guide approche. C'est un mauvais petit vapeur en bois, peint en guerre et décoré du pavillon militaire à rayons rouges. Il n'a pourtant pas l'air bien belliqueux lorsqu'il précède à une allure ralentie notre gros steamer de six mille tonnes. Un quart d'heure plus tard, il signale que la zone dangereuse est franchie et met le cap sur le port de Yokosouka en nous laissant poursuivre notre route vers Yokohama.

Yokohama, 17 mars.

Certains partisans de la paix universelle affirment que les peuples soumis au régime de la conscription ne peuvent plus faire la guerre : les forces vives de la nation seraient bouleversées au point d'en arrêter la vie. Je ne conseillerais pas aux promoteurs de cette théorie d'en venir chercher en ce moment la consécration au Japon : ils risqueraient d'y éprouver de graves désillusions. Jamais contrée n'a présenté un aspect plus calme et plus tranquille que l'empire du Soleil levant depuis qu'il a déclaré la guerre à la Russie.

Les formalités imposées aux voyageurs qui débarquent ont été simplifiées à l'extrême aujourd'hui à Yokohama. Aucun passeport n'est réclamé et la visite médicale jadis si méticuleuse est passée maintenant au pas de course, encore plus vite qu'à Kobé.

Les inspecteurs de la douane ne se donnent pas la peine de faire ouvrir les bagages et se contentent de la simple affirmation des voyageurs lorsqu'ils leur demandent s'ils possèdent des armes à feu ou de la contrebande de guerre. Quelle différence avec les douaniers transvaaliens pendant la guerre sud-africaine, qui bouleversaient les malles de fond en comble, saisisaient les vieux journaux servant à l'emballage ; puis, s'attaquant aux voyageurs eux-mêmes, retournaient leurs poches, et, finalement, leur marquaient à la craie une croix blanche dans le dos, pour indiquer qu'ils avaient été bien fouillés !

Dès qu'il a quitté le petit pavillon en brique rouge de la douane impériale, le passager a terminé ses rapports avec les fonctionnaires japonais. Des deux côtés de la jetée, les paquebots amarrés limitent la vue, mais lorsqu'on arrive sur le « Bund » (on appelle ainsi le quai de la concession étrangère), le champ visuel devient libre et l'on aperçoit la vaste baie de Yokohama couverte de bateaux. D'abord, tout près de terre, l'innombrable flottille des embarcations de pêche, plus loin les paquebots des grandes lignes européennes et américaines (car aucune n'a cessé ni même diminué ses services avec le Japon), puis des cargo-boats de toute nationalité.

Le commerce a été si peu affecté par les événements récents, que les Compagnies japonaises elles-mêmes, au mépris de

rencontres possibles avec des navires de guerre ennemis, continuent à transporter, sous pavillon japonais, des passagers et des marchandises. La plus grande partie de la flotte commerciale a été réquisitionnée par l'État pour les transports de troupes ; quelques-uns des vaisseaux les plus rapides ont été même utilisés comme croiseurs auxiliaires. Pour remplacer les vides causés par les demandes du Gouvernement, les armateurs ont dû eux-mêmes s'adresser aux Compagnies étrangères et c'est ainsi que les Sociétés de navigation japonaises emploient un matériel flottant considérable naviguant sous les couleurs allemandes ou norvégiennes. Elles ont néanmoins dû interrompre les services les plus exposés, comme la grande malle d'Europe et les lignes de Corée. On apprend pourtant aujourd'hui que l' « Osaka Chosen Kaïcha » vient de rouvrir une de celles-ci et a envoyé un de ses bateaux à Guensan.

À terre l'impression de calme et de travail paisible se continue dans les rues encombrées de chariots et de coolies. N'était la course rapide des kouroumas et le trottement des petites mousmés sur leurs socques de bois, on pourrait se croire loin du théâtre de la guerre, dans un des ports de la flegmatique Hollande.

Après avoir traversé dans toute sa longueur la voie principale de la ville, on atteint une gare assez primitive, d'où partent, toutes les heures, les trains qui font en cinquante minutes le trajet de Yokohama à Tokio. Les wagons sont bondés de Japonais joyeux et rieurs qui parlent tous à la fois, se lèvent à chaque station et se plient en deux, les mains croisées sur le ventre, pour saluer les voyageurs qui montent dans le compartiment.

Mais voici la capitale ; sur la grande place devant la station, c'est la même foule qu'à Yokohama, insouciant et active. Un bataillon est rangé en face de la station et attend l'arme au pied le moment de monter dans le train qui le conduira à Hiroshima d'où les affrétés le transporteront à Tchémoulpo. Les hommes, quoique petits, ont fort belle allure dans leurs longues capotes bleu foncé toutes neuves, avec leurs sacs gris qui disparaissent sous les bidons, les gamelles et les outils de campagne revêtus de gaines noires et luisantes. Ils paraissent s'émouvoir fort peu de leur départ ; d'ailleurs personne ne fait attention à eux, et les Européens qui descendent du perron de la gare paraissent intéresser bien davantage les badauds de la capitale que leurs braves petits compatriotes qui vont affronter sur le continent les obus et la dysenterie. À Paris, les pacifiques sections qui vont relever la garde à l'Élysée ou à la Banque de France ont un bien autre succès.

Ma première visite est pour la Légation de France où je vais m'enquérir des démarches à faire pour suivre les opérations militaires. La gare en est séparée par le quartier central de la ville et mon itinéraire, après m'avoir fait passer par le faubourg populeux de Chimbachi, me conduit le long de l'enceinte de la résidence impériale.

L'aspect de Tokio donne une idée exacte de l'état social du pays. Passé en quelques années de la féodalité à une monarchie constitutionnelle, le Japon d'aujourd'hui nous montre à peu près ce qu'eût été la France des premiers Valois soumise sans transition au gouvernement de M. Loubet. Avant la restauration impériale de 1867 il n'y avait que deux classes dans la population, les nobles et leurs vassaux d'une part, la plèbe de

l'autre. La fortune était très inégalement répartie entre quelques gros propriétaires et la foule misérable ; la réclusion absolue du Japon n'avait pas rendu possible le développement d'une bourgeoisie commerçante et aisée. Lors de l'abolition des privilèges, les bilans des daïmios (grands vassaux), firent retour à l'État, et comme depuis les trente-sept ans de l'ère nouvelle aucune classe intermédiaire n'a pu se former ni s'enrichir, il en résulte que l'argent est uniformément et parcimonieusement réparti entre tous les habitants de l'empire. Aussi à Tokio, il n'existe pas de maisons. On n'y voit que des masures et des palais gouvernementaux.

La ville, d'ailleurs, est d'origine récente. Au milieu du siècle dernier, elle n'était constituée que par le château du Chôgoun autour duquel étaient disséminés de nombreux villages. Lorsque le souverain vint prendre la place de son ancien maire d u palais, toute une population de courtisans et de fonctionnaires l'accompagna ; les villages se soudèrent plus ou moins pour former l'agglomération actuelle. Frappé de la pauvre apparence de sa capitale, l'empereur, pour y remédier, réserva, autour de sa résidence, un vaste quartier où il fut interdit d'élever des constructions en bois : on espérait ainsi faire bâtir quelques maisons en pierre. Malheureusement, personne n'avait de quoi en faire les frais. Les nobles étaient ruinés, les hauts fonctionnaires ne touchaient qu'un salaire d'instituteur primaire européen, et les rares négociants enrichis s'étaient fixés dans les villes industrielles et les ports où leurs affaires les retenaient. Le quartier élégant, destiné à rivaliser avec les vieilles capitales de l'Occident, n'est encore qu'une succession de terrains vagues semés de tas d'ordures. Les

abords du Palais Impérial, dont les escarpes de rochers bruts, couronnées de pelouses et de pins tordus, ne manquent ni d'originalité, ni même d'une certaine majesté barbare, ne peuvent se comparer qu'au glacis des fortifications de Paris. De loin en loin, dans ce désert malodorant découpé par les lignes de tramways, se dressent les lourdes bâtisses que le Gouvernement a édifiées à grands frais pour donner asile aux ministres et à leurs bureaux. Toutes du même type, ces espèces de casernes en brique rouge témoignent, elles aussi, du penchant trop hâtif des Japonais nouveau jeu pour l'architecture européenne.

Pour le voyageur préoccupé des seules questions matérielles, le plus grave inconvénient de Tokio est son incommensurable étendue, qui lui permet de disputer à la capitale russe son sobriquet de « Ville aux magnifiques distances ». Cet ennui est au moins doublé par le manque de moyens de communication. Les voitures, à Tokio, n'existent pas plus que les maisons, et pour les mêmes causes. Les tramways électriques, au contraire, sont fréquents, mais tellement bondés d'indigènes qu'un étranger qui s'y compromettrait risquerait fort de « perdre la face. »

Les tractions animale et mécanique faisant défaut, reste la traction humaine. Elle est représentée par des coolies vêtus de gros bleu et coiffés d'une espèce d'abat-jour de paille. Ils s'attellent à leur kourouma à deux roues et détalent avec une rapidité extraordinaire. Les Parisiens connaissent ces véhicules pour les avoir vus aux dernières expositions ; mais si une course de quelques dizaines de mètres sous le soleil des bords de la Seine offre une agréable récréation, il n'en est pas de

même des voyages entrepris dans les rues de Tokio durant l'hiver japonais. En vain on tente, avec une capote à ressorts et un tablier de toile cirée, de lutter contre la bise et la pluie mêlée de neige ; on est bientôt transi de la tête aux pieds.

C'est dans cet état que j'arrive enfin à la Légation dont les bureaux sont installés dans l'ancienne demeure du comte Okouma, le grand tribun de la Diète. Le meilleur accueil m'y attend : ma demande sera transmise demain au quartier général et, dans deux ou trois jours, je recevrai le permis qui me donnera le droit d'accompagner les armées japonaises. Cette assurance est le meilleur des réconfortants et m'aide à supporter gaiement les tribulations du retour à Yokohama.

18 mars.

Ce matin, un petit facteur tout souriant m'a remis une lettre de Tokio. J'y ai trouvé un carré de papier couvert de caractères chinois et de cachets administratifs : c'est le fameux permis que j'enfouis immédiatement dans mon portefeuille et qui désormais ne me quittera plus. Dans une lettre jointe au document officiel, on m'annonce que je n'ai plus qu'à attendre l'ordre d'embarquement, et on me conseille, pour certains détails, d'aller prendre des renseignements à l'Impérial Hotel à Tokio. Je m'y rends le jour même et n'ai pas à me repentir de ma visite, car c'est là le seul endroit du Japon qui rappelle à la réalité et où l'on entende parler de la guerre.

L'Impérial Hotel est, en effet, le domicile actuel des représentants de la race à la destruction de laquelle M. d'Estournelles de Constant consacre ses efforts : j'ai nommé les correspondants de guerre. Une soixantaine de journalistes



anglais et américains se sont abattus sur le caravansérail, campent à trois ou quatre dans les chambres et attendent, en buvant des cocktails, le moment de partir pour le « front ». Vêtus de khaki, les jambes enroulées dans des bandes molletières et coiffés de casquettes de voyage, ils donnent l'impression de gens dont les malles sont bouclées et qui vont partir par le premier train. Il en est, hélas ! bien autrement, et la fougue des belliqueux reporters a dû fléchir devant la lenteur et la minutie de l'état-major japonais. Le départ est chaque jour remis, et il ne reste d'autre consolation aux malheureux que de se lamenter et de raconter leur infortune. Il est vrai qu'elle est complète et que la future expédition de Corée ne promet pas d'être folâtre pour les amateurs.

Voici la note remise aux intéressés par le Ministère de la Guerre, et qui est venue à bout des optimismes les plus robustes :

*Circulaire à l'usage de MM. les Correspondants militaires.*

Le Ministère de la Guerre n'a épargné et n'épargnera aucun effort pour faciliter aux distingués représentants de la presse étrangère leur mission d'accompagner les troupes japonaises et de rendre compte de la marche des opérations. On s'efforcera également de veiller à leur confort. Mais le futur théâtre des opérations militaires manque presque totalement de voies de communication et de ressources naturelles, de sorte que les autorités militaires se verront obligées de se réapprovisionner entièrement au Japon en se servant de routes défectueuses.

Ainsi, en raison des grandes difficultés qu'offrirait le service de l'intendance, le Ministère de la Guerre craint de ne pouvoir réaliser qu'en partie son désir sincère de pourvoir aux besoins des représentants de la presse.

Les mesures suivantes ont été prises à ce sujet :

1° Il est regrettable que la situation actuelle ne permette pas de faire transporter les bagages des correspondants dans des conditions satisfaisantes. En conséquence, il leur est conseillé d'affréter un navire qui les débarquera au point qui leur sera indiqué par les autorités militaires japonaises ;

2° Le Ministère de la Guerre sait que les représentants de la presse éprouveront des difficultés à porter sur eux suffisamment d'argent dans la zone des opérations actives ; mais comme il est interdit par les règlements aux employés militaires d'accepter en dépôt de l'argent des particuliers, et que les postes militaires peuvent accepter des fonds, mais non en rendre le montant aux intéressés pendant la campagne, il ne reste d'autre alternative aux correspondants que de porter sur eux tout l'argent dont ils auront besoin ;

3° Les autorités militaires se feront un plaisir de distribuer aux représentants de la presse des rations de campagne, si la demande leur en est faite. Mais comme il est impossible de fournir toute autre nourriture, il leur est conseillé de se faire suivre d'une cantine dont le concessionnaire devra se conformer à un règlement spécial ;

4° En cas de blessure ou de maladie, les correspondants seront soignés gratuitement par les médecins militaires et dans les hôpitaux de campagne ;

5° Les bagages des correspondants, dont le poids ne devra pas dépasser le maximum fixé pour les officiers, seront, en cas de nécessité, transportés par les soins des autorités militaires dans la zone des opérations actives.

Aux exigences de cette circulaire viennent s'en ajouter de nouvelles qui font l'objet de notes quotidiennes. On est arrivé à imaginer pour les reporters un équipement si extraordinairement complet que leur départ comportera des difficultés sensiblement égales à la mobilisation d'un corps d'armée. Ils doivent se procurer, en outre, un interprète, un domestique et deux chevaux, l'un pour l'interprète, l'autre pour son patron. Lorsque tout est prêt, il n'y a plus qu'à attendre le bon plaisir des autorités.

L'état-major a divisé les correspondants en plusieurs fournées de quinze à vingt, d'après l'ordre de leurs demandes au Ministère, et donné à chacun un numéro d'ordre indiquant son tour de départ par rapport aux autres groupes. C'est le seul renseignement accordé aux infortunés sur leur destinée future, qu'ils attendent ainsi catalogués, comme des colis en consigne dans une gare. Ils ne savent qu'une chose, c'est qu'ils partiront un jour, mais ignorent la date de leur embarquement, le mode de transport qu'on leur fera subir, la fraction de l'armée à laquelle ils seront attachés et jusqu'à la destination qu'on leur donne.

Voilà pourquoi les couloirs de l'Imperial Hotel dégagent et dégageront longtemps encore une forte odeur de whiskey et pourquoi aussi retentissent dans le bar de fréquents jurons en langue anglaise.

19 mars.

J'ai résolu de tenter moi-même la fortune à l'état-major et je me suis rendu chez le général Osagaoua, pour qui j'ai apporté de Paris une lettre de recommandation. Je me suis fait accompagner par un interprète japonais, ancien drogman du consulat de Yokohama dont on a reconnu les services en lui octroyant une décoration du Cambodge, pays dont il ignore la situation géographique et peut-être l'existence.

Le général m'a reçu dans son bureau, qui m'a rappelé par sa simplicité spartiate la salle de police à Saint-Cyr : quatre murs blancs, une table, deux chaises et c'est tout. Le général Osagaoua, qui revient de Corée où il accompagnait le marquis Ito, est le premier Japonais que je n'ai pas vu sourire. Son officier d'ordonnance essaie vainement de converser avec moi en français et j'ai recours à mon interprète pour exposer ma requête : « Quand vais-je partir pour l'armée ? » Là-dessus une conversation animée s'engage entre les Nippons ; elle se prolonge pendant un quart d'heure, et je m'attends à une réponse intéressante, lorsque l'homme au ruban cambodgien s'adresse enfin à moi :

— Le général dit qu'il faut attendre.

— Et quoi encore ?

— C'est tout.

Et, malgré mes efforts, je ne peux rien tirer de plus des trois anabaptistes.

Je commence à comprendre l'état d'esprit qui règne à l'Imperial Hotel.

21 mars.

L'attente inactive est toujours désagréable ; elle le devient surtout lorsqu'on ignore quand elle prendra fin ; c'est notre cas. Pour tuer le temps, Tokio offre peu de ressources, et Yokohama moins encore. Quand on a visité les temples de la capitale, fait le tour des théâtres et des maisons-de-thé, on a épuisé toutes les distractions. Aussi ai-je appris avec joie l'annonce d'un spectacle nouveau, l'ouverture de la Diète. Cette année, les événements donnent à la cérémonie un caractère particulièrement solennel. Toutes les places réservées aux étrangers ont été retenues depuis longtemps ; je ne pourrai assister à la séance et devrai me contenter de voir défiler dans la rue le cortège impérial.

Bien avant l'heure fixée, une foule compacte forme la haie entre la résidence et le palais de la Diète, grand édifice de plâtre et de bois construit provisoirement jusqu'au jour lointain où les ressources budgétaires permettront d'ajouter un numéro à l'affreuse collection des casernes en briques rouges. Les députés et les pairs arrivent un à un, cahotés dans leurs kouroumas ; ils portent tous un frac, une paire de lunettes et un chapeau haut de forme. Cet accoutrement ne leur est pas familier ; il leur donne un air gauche et artificiel qui évoque les théories de Darwin sur l'origine des espèces. Le peuple ne paraît pas les voir ; il est recueilli et anxieux, car le Mikado, que l'on aperçoit rarement en public, va bientôt se montrer à ses sujets.

On sait que l'empereur Moutsouhito se rattache par une lignée ininterrompue de souverains à la déesse qui détacha une

parcelle du soleil pour mouler la terre que ses descendants ont gouvernée depuis. La vie anachorétique que les monarques du Nippon ont menée depuis plusieurs siècles n'a fait qu'augmenter l'atmosphère mystérieuse et sacrée qui les a toujours entourés : oser lever les yeux sur l'empereur était encore, dans les premières années du règne actuel, un crime puni de mort. Aujourd'hui, le Mikado a abandonné l'hermitage de Kyoto et son existence contemplative pour prendre en main les affaires de l'État ; il reçoit des étrangers à sa table, voyage en chemin de fer et inaugure des hôpitaux. Néanmoins, le culte populaire subsiste, et, lorsque entre deux pelotons de cavaliers apparaît le landau démodé, tiré par quatre chevaux étiques, un grand souffle d'angoisse courbe les nuques. Pas un cri, pas une exclamation ne viennent rompre l'imposant silence.

L'empereur a passé, les têtes se relèvent. L'imagination est décidément une belle chose, et il faut qu'elle ait bien du pouvoir pour qu'un dieu puisse impunément revêtir cet uniforme si semblable à celui des sergents de ville.

22 mars.

La vision rapide des députés japonais se rendant à leurs délibérations m'avait inspiré la noble intention d'étudier la politique intérieure du pays, et de démêler les divers partis en présence. Un des membres les plus anciens de la colonie étrangère m'ayant assuré qu'il se livre à ce travail depuis quinze ans et qu'il n'y a jamais rien compris, je me suis rendu compte de ma présomption et j'ai abandonné mon projet.

Pour me dédommager, j'ai voulu visiter les vieilles capitales, Kyoto et Nara. Un officier d'état-major auquel je

faisais part de celle résolution, il y a quelques jours, l'a accueillie par des cris de paon :

— Vous pouvez recevoir voire ordre de départ d'une heure à l'autre, et si vous êtes en province à ce moment, vous manquerez le convoi et ne pourrez rejoindre l'armée.

Cet argument me parut décisif et me replongea dans mon ennuyeuse oisiveté.

2 avril.

Aucune nouvelle du théâtre de la guerre ne vient nous distraire. Sur mer, on s'observe, on se bombarde à grande distance sans résultat. En Corée, la marche pénible vers le nord se continue lentement ; on est encore loin des premier éclaireurs russes. D'ailleurs, nous n'avons pour nous renseigner que de très rares comptes rendus officiels et les feuilles anglo-japonaises de Yokohama, dont l'impartialité est plus que suspecte. Aussi attendait-on avec impatience les articles plus désintéressés de la presse européenne. Aujourd'hui, nous avons vu avec joie entrer en rade un paquebot portant le premier lot de journaux français parus depuis le commencement de la guerre.

La sympathie que notre presse exprime pour la Russie paraît fort naturelle ; il n'en est pas de même des pronostics ultra-optimistes qui l'accompagnent généralement et que semblent avoir inspirés les déclarations faites par quelques officiers russes aux correspondants de Saint-Pétersbourg. Le mépris souverain avec lequel on y parle des Japonais n'est pas de bon augure pour ceux qui vont les combattre. Rien n'est plus

dangereux que d'estimer son adversaire au-dessous de sa valeur. L'histoire militaire a de tous temps vérifié ce vieil axiome, et il n'est pas besoin de remonter bien loin pour en trouver un exemple frappant.

Les prophètes russophiles ne donnent pas beaucoup d'arguments pour justifier leur aveugle confiance, mais il en est un qu'ils affectionnent et répètent à satiété : « Voyez, disent-ils, la carte du monde ; regardez l'immense empire russe à côté du minuscule Japon. Que peuvent quelques îles contre celle masse énorme et compacte qui s'étend sur deux continents ? Elle n'en fera qu'une bouchée. » S'il fallait qu'un des belligérants s'emparât du territoire entier de son adversaire, la question de superficie jouerait, en effet, un rôle capital ; mais il s'agit simplement d'occuper la Corée et la Mandchourie. Pour une pareille lutte, sur un théâtre d'opérations relativement restreint, ce sont des hommes et non des kilomètres carrés qu'on emploiera. À ce point de vue, la supériorité de la Russie est moins écrasante. Sa population est de cent trente millions d'habitants environ ; celle du Japon, près de deux tiers moindre, ne compte que quarante-sept millions d'habitants. Mais ce chiffre est sensiblement égal à celui de l'Allemagne et bien supérieur à celui de la France, puissances que tout le monde considérerait comme parfaitement capables de se mesurer victorieusement avec l'empire moscovite.

La Russie prétend pouvoir mettre sur pied, en temps de guerre, six millions d'hommes ; une proportion semblable entre la population et l'armée donnerait pour le Japon deux millions deux cent mille soldats, ce qui représente un contingent respectable. Mais ce ne sont là que des chiffres



théoriques qui ne pourront être appliqués en réalité à cause des difficultés de réapprovisionnement en vivres et en munitions. La Mandchourie est une province pauvre ; les Russes, en temps de paix, sont obligés d'y concentrer des dépôts considérables de farine américaine pour l'entretien des garnisons ordinaires ; il sera donc impossible d'y trouver les ressources nécessaires à des armées importantes. Le Japon, malgré sa flotte nombreuse de transports et d'affrétés, éprouvera bien des difficultés à nourrir ses troupes ; ce sera bien pis encore pour la Russie, dont le seul moyen de communication avec sa base de ravitaillement est la ligne du Transsibérien, à voie unique, encore interrompue au passage du Baïkal. Cette seule considération l'obligera à limiter l'effectif de l'armée qu'elle mettra en présence de l'ennemi.

D'autres difficultés, avec lesquelles les Russes seront également forcés de compter, contribueront à rétablir dans une certaine mesure l'équilibre numérique entre les belligérants. Le grand empire continental, souffrant de l'étendue même de son territoire, se verra forcé de maintenir pendant toute la durée de la guerre des corps d'observation sur ses frontières d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Roumanie, et de laisser un contingent important en Transcaucasie. Quant aux confins de l'Afghanistan, non seulement aucun homme n'en sera retiré, mais on assure même, aux dernières nouvelles, que des troupes supplémentaires y seront envoyées et que le général Tchierpinsky, le vainqueur des bandes mandchoues en 1901 et un des meilleurs généraux du Tsar, accompagnera les renforts au Turkestan.

Ainsi la Russie devra surveiller une ligne frontière longue de

plusieurs milliers de kilomètres et se tenir prête à parer à toute éventualité de quatre côtés différents : vers les Balkans, l'Arménie, la Perse et les Indes. De plus, à l'intérieur même de son vaste empire, des révoltes toujours possibles immobiliseront encore une partie de ses forces. La Finlande, les provinces de la Baltique, la Pologne même subissent impatiemment le joug moscovite et si elles ne lui résistent pas ouvertement, c'est grâce aux formidables garnisons entretenues sur leur territoire par le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Peut-être changeraient-elles d'attitude si l'étau se desserrait, et il est fort improbable qu'on tente l'aventure, quelle que soit la tournure prise par les événements en Extrême-Orient.

Le Japon, au contraire, se trouve à l'abri de tout danger de cette nature ; aucune frontière territoriale ne l'affaiblit, aucune nouvelle complication extérieure ne le menace. À l'intérieur du pays, aucun soulèvement n'est possible, car tous les Japonais, depuis le Mikado lui-même jusqu'au plus misérable coolie, sont prêts à tout sacrifier pour triompher de l'ennemi commun. C'est une guerre nationale, que le peuple a voulue et qu'il soutiendra jusqu'au bout. La pénétration en Corée, qu'on envisage généralement comme une des causes de la lutte actuelle, n'en est en réalité que le prétexte. On l'a souvent représentée comme le résultat d'une politique prévoyante, désireuse d'assurer au pays surpeuplé un débouché immédiat. Rien cependant n'est moins exact, car l'empire n'est nullement acculé à une nécessité de ce genre. L'île de Yéso et le tiers au moins de la grande île de Hondo (toute la partie septentrionale) peuvent recevoir encore des millions d'habitants. La densité de la population pour toutes les autres provinces, grâce au système

de petite culture, presque de culture maraîchère, de tous les pays à riz, s'élève à plus de cent cinquante âmes par kilomètre carré. Les districts septentrionaux de Hondo susceptibles d'être exploités d'une manière identique, ne comptent que soixante-quatorze habitants par kilomètre carré, la moitié seulement de toutes les régions méridionales : il y a là de la place pour six millions et demi de personnes. Quant à Yéso, son climat ne se prête pas, il est vrai, à l'installation de rizières, mais toutes les céréales d'Europe et les arbres fruitiers y réussissent parfaitement. Actuellement cette île est presque inhabitée : elle ne compte que cinq habitants par kilomètre carré ; pourtant sa superficie représente le sixième de l'étendue totale de l'empire.

On voit donc que le Japon possède sur son propre sol des terrains suffisants pour faire face à un accroissement de population considérable, sans avoir besoin d'établir avant de longues années des colonies nouvelles sur le continent. C'est ailleurs qu'il faut chercher le véritable motif de la guerre actuelle. L'orgueil national, commun à tous les peuples jeunes ou transformés par des réformes ou des révolutions, a seul déterminé le Japon à combattre la Chine autrefois et la Russie aujourd'hui. Il ne fait en cela que se conformer à la loi qui régit les nations à qui des progrès rapides ont donné soudainement une puissance nouvelle. Ainsi la Hollande au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, à peine affranchie du joug espagnol, se lança à la conquête des mers. La Prusse, dès qu'elle eut été érigée en royaume, se constitua une armée solide, avec laquelle Frédéric II put tenir tête à la coalition formidable des trois plus grandes puissances militaires de son temps. Plus tard, la République française,

après avoir repoussé l'invasion, jeta ses jeunes bataillons à travers l'Europe. Enfin, l'Allemagne consacre par la guerre étrangère son unité si lentement et si patiemment accomplie.

Le Japon suit aujourd'hui l'exemple de ses devanciers. Il n'accepta pas facilement les réformes brutales qui remplacèrent en quelques années une féodalité querelleuse par un Gouvernement constitutionnel, les armures et les deux sabres des samouraï par des fusils à répétition, et les jonques de guerre par des cuirassés et des torpilleurs. Il fallut qu'on le menaçât sans cesse de l'exemple de la Chine violée par les barbares en 1860 et qu'on lui promît une puissance égale à celle des États occidentaux. Dès qu'il crut l'avoir obtenue, il lui en fallut la sanction. Il essaya ses forces sur l'édifice vermoulu de l'empire du Milieu. La facilité même de sa victoire le désappointa. Il brûlait de se mesurer avec un ennemi plus digne de lui, car la campagne de 1894 avait été pour lui ce que la guerre du Danemark fut, trente ans auparavant, pour la Prusse rajeunie. Le commandant d'un de nos paquebots me racontait à ce sujet la réponse caractéristique d'un pilote japonais qu'il félicitait de la victoire de Wei-Haï-Wei.

— Nous ne serons contents, lui dit le sujet du Mikado, que lorsque nous aurons vaincu l'Allemagne sur terre et l'Angleterre sur mer.

Cet adversaire que cherchaient les Japonais, les événements ne devaient pas tarder à le mettre en face d'eux. Au lendemain même du traité de Chimonokei, la Russie, se dressant devant eux, les obligea à abandonner le fruit de leur victoire. La rage au cœur, le Japon céda, mais il n'oublia pas. L'occupation de Port-Arthur par son nouvel ennemi vint encore augmenter sa

rancune, et on peut dire que du jour où la croix de Saint-André flotta pour la première fois sur les collines du Liaotoung, arrosées trois ans plus tôt par le sang japonais, la guerre devenait absolument inévitable. Le Gouvernement mikadonal tenta vainement d'apaiser l'opinion publique ; il ne put résister au flot qui menaçait de l'engloutir. Des sociétés secrètes russophobes se constituèrent, les jours des ministres temporisateurs n'étaient plus en sûreté. Les autorités durent se borner à retarder la rupture avec la Russie, pour avoir le temps d'achever leurs préparatifs militaires et maritimes.

Aujourd'hui le sort en est jeté, la nation est satisfaite, la lutte est ouverte. Mais cette guerre qu'il a tant désirée, le Japon se rend compte du danger qu'elle entraîne. Il sait que c'est un duel à mort dont il sortira vainqueur ou brisé. Le peuple tout entier a conscience de la force de son adversaire. Il n'a plus la gaieté insouciant qu'on remarquait pendant la guerre de Chine, car son patriotisme n'est pas de ceux qui s'évanouissent en chansons, en manifestations et en forfanterie. Il est sobre, calme et silencieux ; il a quelque chose d'obstiné, qui montre que la volonté de toute la nation se concentre sur un but unique : c'est celui qui provoque les grands sacrifices et produit les héros.

Tous les hommes voudraient combattre ; on voit les vieillards et les enfants se lamenter de ne pouvoir suivre les soldats à l'armée. Un ancien cavalier, nommé Kato, qui s'était présenté, sans succès, comme volontaire, vient de se suicider. Des jeunes gens, qui ne peuvent encore être enrôlés et désirent au moins voir leurs camarades à l'œuvre, se sont offerts connue boys aux correspondants de journaux ; ils ne demandent pas à